

2° Si la provenance de l'individu ou le fait d'attaques antérieures font penser à des récidives de fièvres intermittentes et si les accès ont les trois stades bien nets;

3° Enfin si, malgré l'existence d'un typhus net, on constate des accès plus ou moins caractéristiques ou des exaspérations régulières avec phénomènes alarmants de congestion par exemple.

Réduite à ces indications, nous pensons que l'administration du sulfate de quinine ne pourra qu'être utile au malade.

#### F. — MÉDICATION ALCOOLIQUE

Le vin, l'alcool, les *excitants* ont aussi été donnés comme toniques dans le traitement du typhus, soit avec, soit sans quinquina; mais, de plus, l'alcool a, lui aussi, été employé sans distinction de cas, et Hildenbrand affirme avoir vu mourir des malades par ce moyen, à une époque où l'on avait adopté la méthode d'enivrer les typhiques.

Campbell alla jusqu'à donner en vingt-quatre heures deux bouteilles de Madère et autant de Porto. Mais si, à l'exemple de Griesinger, presque tous les médecins ont trouvé abusif cet excès d'alcool, la majorité a employé le vin de Malaga ou de Bordeaux, contre l'adynamie, la faiblesse générale, et cette pratique est bonne à retenir.

#### G. — MÉDICATIONS SPÉCIFIQUES

Peu de spécifiques ont trouvé place dans le traitement du typhus; cependant Barralier considère l'*essence de valériane* comme capable de produire de véritables résurrections et, si les symptômes alarmants persistent malgré 0<sup>gr</sup>,30 à 0<sup>gr</sup>,50 de cette essence, l'issue sera fatale, ajoute-t-il.

Pour Massuyer, l'*acétate d'ammoniaque* à la dose de 15 à 30 grammes serait, pour le typhus, ce qu'est la vaccine pour la variole.

Nous ne citerons que pour mémoire le traitement par les *fleurs d'arnica* ou le *mercure*; la première de ces thérapeutiques nous paraît tout au moins inoffensive; nous n'en dirons pas autant de la seconde, que pourtant on a considérée comme capable, non seulement de guérir le typhus, mais même de le prévenir.

Citons enfin le fameux *traitement de lady Bountifull*, qui eut son heure de célébrité due surtout à sa simplicité, toute relative; cependant, comme on va le voir, il consistait à administrer au début un vomitif; puis à faire prendre chaque matin un bain savonneux; tous les deux jours, purgatif (16 grammes de sulfate de magnésie); enfin, au septième jour, on appliquait un vésicatoire à la nuque. Traités ainsi, cent vingt malades ne fournirent aucun décès.

La pharmacopée moderne a introduit dans la thérapeutique un certain nombre de médicaments nouveaux. C'est ainsi que Touren, Dubief, Barrault préfèrent l'*analgesine* au sulfate de quinine. A l'*éther* employé contre l'ataxo-adyndynamie, Legendre a joint la *caféine*. Dubief emploie la *digitale*, l'*éther*, pour provoquer cette diurèse à laquelle il attache tant d'importance et qui doit, comme on disait jadis, « chasser du corps la matière de la maladie ».

Les humoristes trouveraient aujourd'hui des ressources nombreuses parmi nos antiseptiques pour remédier à la putridité des humeurs; c'est ainsi que Touren a traité par le *naphtol* ses typhiques de l'île Tudy, que Jaccoud préconise les *acides phénique* ou *salicylique*, le *salicylate de soude*; Nielly, l'*iodoforme*, à la dose de 0<sup>gr</sup>,25 à 0<sup>gr</sup>,50.

Enfin Sapelier, en 1893, malgré ses succès relatifs, dit avoir toujours obtenu un abaissement marqué de la température par les injections de *sérum artificiel* (600 grammes en vingt-quatre heures), en ayant soin de faire lentement ces injections qui ont toujours été suivies de la cessation de la prostration et d'une véritable résurrection, selon l'expression de l'auteur.

H. — MÉDICATION RÉFRIGÉRANTE. — FROID. —  
AFFUSIONS FROIDES. — BAINS FROIDS

Nous avons réservé, en dernier lieu, ce mode de traitement, aujourd'hui si en faveur, pour justifier encore une fois ce que nous disions au début. Tous les traitements ont été tentés dans le typhus.

Dès 1737, de Hahn, à Breslau, avait appliqué les *affusions froides* au traitement du typhus. Currie, dans cent cinquante-trois cas, avait employé ces mêmes affusions froides avec un tel succès que le traitement s'était généralisé dans toute l'Angleterre. Brandrath, de Liverpool, avait fait les mêmes tentatives. Samuilowitz faisait frictionner ses malades avec de la glace ou de la neige et proposait en outre l'inoculation.

Botkin était, lui aussi, partisan de ce traitement. De même Southwood, Smith et Graves rapportent qu'à Berlin on qualifie cette thérapeutique d'*héroïque*.

Le grand clinicien irlandais n'osa suivre cette pratique, vu, dit-il, les préjugés et les difficultés d'application; ces deux obstacles sont loin d'avoir disparu, même actuellement. Huss, qui cherchait à décongestionner la tête en faisant frictionner à l'eau froide les jambes, les cuisses des malades, qui employait les compresses d'eau froide à 15° ou même à 8° sur l'abdomen, est peu favorable aux douches ou affusions froides.

Jacquot dit « qu'en Crimée, les Russes, désespérés de leur impuissance devant un typhus formidable, ont essayé l'hydrothérapie et l'homéopathie, comme me l'a appris le général de division Ouschakoff. Inutile de le dire : pas de succès. »

Pourtant, depuis cette époque, on trouve peu de détracteurs de cette méthode : à Toulon, Barralier pratique des lotions à l'éponge; il rappelle qu'en 1845, à Saint-Mandrier, Blache les avait également utilisées concurremment avec les bains froids, que Récamier dénommait « les saignées de calorique », et que Giannini, en Italie, Horn, à Berlin, en 1812, les avaient aussi vantées.

Griesinger, Touren, lotionnent une ou deux fois par jour; depuis longtemps Trousseau, Jaccoud s'étaient déclarés partisans des bains froids, que Nielly recommande également et qui ont été employés par la généralité des médecins, lors de la récente invasion de typhus en 1893. En effet, nous voyons Dubief, Comby, Roger, Rendu, Barrault, Talamon, Thoinot, Lancereaux utiliser les applications du froid dans le traitement du typhus.

Talamon trouve dans cette affection toutes les indications du traitement systématique des *bains froids* : hyperthermie, ataxie, asthénie cardiaque. Dubief lotionne toutes les deux heures à l'eau alcoolisée, Rendu emploie le drap mouillé et les bains tièdes refroidis; cependant Legendre a eu des accidents par les bains refroidis et Bourcy les dit inefficaces. Enfin Lancereaux, dans sa magistrale description du traitement du typhus, dont nous aurons à reparler, leur donne le premier rang.

On voit, en somme, qu'à l'heure actuelle, ce traitement réunit tous les suffrages.

Nous-même avons employé les affusions froides avec avantage.

I. — DU RÉGIME DANS LE TYPHUS

Il nous reste à parler du régime dans le typhus.

Un des caractères différentiels entre le typhus et la fièvre typhoïde, qui avait frappé tous les observateurs, c'est que les aliments sont beaucoup mieux supportés dans la première de ces deux maladies. Aussi faut-il remonter bien haut dans le temps pour trouver des médecins partisans de la diète absolue, sauf au début, c'est-à-dire au moment où les phénomènes gastriques et surtout l'anorexie rendent toute tentative d'alimentation impossible. Même parmi les « affameurs » on remarque des restrictions; la diète est de rigueur, disent-ils, à moins que les malades ne soient faibles, déprimés, ce qui est la règle.

On sait avec quelle énergie Graves combattit la pratique de la diète sévère dans les fièvres infectieuses et dans le typhus en particulier; il montra l'analogie frappante entre certains accidents des convalescents et les symptômes observés chez les inanitiés de la *Méduse* et de l'*Alcyon*; aussi donne-t-il, dès le troisième ou quatrième jour, du lait, des farines, du gruau, des bouillies, des panades, puis de la gelée de viande, du bouillon, du thé, du café, etc.

Griesinger alimente ses typhiques toutes les deux heures avec du lait, du café au lait, des soupes au vin, aux œufs, et ne proscrit, comme beaucoup d'autres, que les aliments solides.

Hildenbrand lui-même tolérait la crème d'orge, le riz, les panades.

Jaccoud nourrit rapidement ses malades, mais signale néanmoins le danger des écarts de régime, surtout dans la convalescence, à un moment où parfois les typhiques ont un appétit vorace.

Lancereaux s'arrête au régime lacté : un à deux litres de lait par jour auquel il ajoute des grogs, du café noir.

Les boissons doivent être chaudes, disent quelques-uns, froides, affirment d'autres; mais tous les fournissent en abondance et la grande majorité opine pour les boissons acidulée avec des acides minéraux. L'acide phosphorique, à la dose de 10 à 15 grammes pour 300 grammes de véhicule (1 cuillerée à bouche toutes les deux heures), a été vanté par les Allemands et par Huss; on acidule également avec l'acide chlorhydrique, l'acide sulfurique (Netter, Griesinger); seul l'acide azotique est rejeté.

Jacquot veut les alcalins pour les malades à sang riche, les acides pour les malades à sang pauvre.

Lancereaux donne du citron, du champagne frappé et coupé d'eau de Vals.

## III

## Traitement des principaux symptômes.

Tels sont les divers traitements employés contre le typhus. Disons rapidement quelques mots sur la médication des principaux symptômes.

1° *Adynamie*. — Les toniques, le quinquina, le vin, le café. En Orient, on utilisa la *strychnine*. Plus récemment, on a ajouté l'éther, l'alcool (potion de Todd), les inhalations d'oxygène, etc.

2° *Délire*. — Graves, avec sagacité, distinguait le délire par congestion du délire par anémie et variait son traitement; mais, pour tous les symptômes nerveux, il donnait l'huile essentielle de térébenthine en potion, à la dose de 8 grammes.

Il combattait le délire du début par la lancette et l'antimoine et celui de la période nerveuse par l'antimoine et l'opium<sup>1</sup>; mais dans les cas de congestion, il diminuait la quantité d'opium et ajoutait le vésicatoire à la nuque, l'extrait de belladone à des doses vraiment énormes.

3° *Ataxie*. — Contre l'ataxie, si fréquente dans les cas graves, les toniques sont encore utiles; puis vient la longue liste des *antispasmodiques* : camphre, musc (jusqu'à 4 grammes, Gestin), valériane, serpentaire de Virginie, acétate d'ammoniaque, assa fœtida, arnica, enfin et surtout les bains tièdes, souvent si efficaces contre les états graves. Jacquot a proposé la cautérisation *hastile* sur les parties latérales du rachis.

4° *Troubles respiratoires*. — Fomentations chaudes, ventouses sèches ou scarifiées, ipéca, acide benzoïque, kermès, térébenthine, vésicatoires (?)

Changement de position. Décubitus ventral. Lavages fré-

1.	℞ Antimoine . . . . .	0 gr. 24
	Teinture d'opium . . . . .	4 grammes.
	Mixture camphrée . . . . .	256 —

F. s. a. Potion. — Une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

quents de la bouche avec des solutions antiseptiques. Combemale croit secondaires toutes les complications pulmonaires et, par suite, évitables au moyen d'une bonne hygiène nosocomiale.

5° *Troubles digestifs*. — Nettoyage de la bouche, langue humectée avec citron, glycérine (Netter).

Les coliques seront combattues par des fomentations chaudes, des sinapismes, le repos absolu, l'*opium* au besoin; le tympanisme, par les *lavements* de camomille et de térébenthine, les frictions simples ou térébenthinées, la glace, la sonde intestinale, la magnésie, la rhubarbe.

La constipation cède en général aux lavements émollients, salins ou aux lavages intestinaux (Dubief).

6° *Décubitus*. — On pourra parfois prévenir les accidents du décubitus par les changements de position, les soins de propreté, les lotions d'eau froide, de vin rouge, d'alcool, les matelas d'eau, etc.

Quand une *eschare* s'est produite, le traitement antiseptique des plaies sera appliqué.

## IV

## Résumé thérapeutique.

Arrivé au terme de cette longue et pourtant nécessaire étude, nous croyons pouvoir présenter un ensemble de traitement qui nous a paru tenir compte des travaux des anciens et des découvertes des modernes : c'est la thérapeutique préconisée par Lancereaux, qui s'est d'ailleurs en partie rencontré avec un des plus grands cliniciens de notre siècle, Trousseau : « Soutenir les forces vitales par une alimentation appropriée au pouvoir digestif des individus, par les boissons stimulantes et toniques, le vin, les spiritueux donnés dans une juste mesure, est toujours ici la principale indication. » On sait en outre que Trousseau préconisait l'emploi des bains froids.

La pratique de Lancereaux peut se résumer de la façon suivante : avant toute intervention thérapeutique, le médecin de la Pitié insiste sur l'importance de l'aération. A Péra, Jacquot et Cambay n'hésitaient pas à briser les carreaux pour rendre obligatoire l'aération.

Des pulvérisations phéniquées sont pratiquées dans les salles, et de cette façon Lancereaux dit n'avoir pas eu de contagion dans son hôpital. On cherche à abaisser la température par les *lotions froides*, les *bains tièdes* et même *froids*, si l'hyperthermie ne cède pas; on remédie à l'affaiblissement du système nerveux avec la *caféine*, l'*éther*; enfin, on soutient les forces du malade par le *régime lacté*, les *grogs*, le *café noir*.

Mais, en outre, il ne faut pas oublier que le typhus peut guérir sans remède et qu'on ne doit jamais perdre de vue le caractère d'une épidémie.

## V

## Prophylaxie.

Si la thérapeutique du typhus présente un côté précaire, il n'en est plus de même pour la prophylaxie qui est toute-puissante; ce qui a permis à Virchow, Jacquot, de dire que c'était une maladie qui dépendait plus de l'homme que des choses. Thoinot résume cette prophylaxie en quelques mots : « c'est, dit-il, la prophylaxie de toute maladie épidémique de contagion analogue : variole, rougeole, scarlatine ».

Nous croyons pourtant qu'on doit insister sur certains points; c'est ainsi que, pour donner un seul exemple, nous ferons remarquer une différence considérable entre la prophylaxie du typhus et celle de la variole. Dans cette maladie, l'encombrement ne présente pas d'inconvénient ni pour les malades, ni pour le personnel; la colossale expérience de Colin, à Bicêtre, pendant la guerre de 1870, a surabondamment démontré la vérité de cette assertion. Pour le typhus,

au contraire, à tous les points de vue, tous les médecins conseillent d'éviter l'accumulation des malades dans une salle, dans leur intérêt, dans celui des autres malades et du personnel hospitalier.

Les précautions hygiéniques plus ou moins minutieuses prises par les médecins pourraient peut-être, à elles seules, expliquer les divergences d'opinion sur la contagion du typhus. Jadis le typhus malin était seul regardé comme contagieux et Gutfield avait remarqué que la contagion ne s'exerçait que dans certaines conditions. Toutes les fois que des typhiques ont été placés dans de vastes salles, bien aérées, on a constaté que les médecins, infirmiers, etc., échappaient au fléau; et, en plein air, Jacquot affirme que jamais il n'a vu de cas communiqués.

Blanvillain, en Crimée, n'a vu en six mois qu'un seul médecin atteint; mais ses salles étaient ouvertes, même par le froid. Habert, à Sohrau, ne vit jamais de contagion et Virchow, en Silésie, montra l'inanité des accusations portées contre le forgeron Pozimorski et les voleurs de Rybnick. De même, à Londres, Batman sut par l'aération éviter la contagion.

A Constantinople, Marmy fit les mêmes remarques; de même Warlomont, Graves, Mersemann, Leplat à Orléansville; et Kelsch, à Alger, rapporte que 78 typhiques n'ont contaminé qu'un seul individu.

A côté de ces faits si consolants, nous voyons de véritables hécatombes sévir sur les médecins, les sœurs, les infirmiers. En Irlande, en vingt-cinq ans, sur 1 220 médecins attachés aux hospices, 560 sont atteints du typhus, 132 meurent. A Galata, 75 sœurs sur 150 sont contagionnées et 15 expirent victimes de leur dévouement. A Péra, 17 infirmiers sont, le même jour, en proie au typhus.

Dans le seul mois de février, Fauvel rappelle que sur 2 848 cas de typhus à Constantinople, 1 235 sont des cas intérieurs.

Les faits d'Algérie rapportés par Vital sont peut-être plus

probants encore : à Constantine, 6 religieuses sont affectées au traitement des typhiques; 3 d'entre elles contractent le typhus; pas un cas parmi les 113 sœurs de la communauté occupées dans les autres salles; sur 137 infirmiers, 126 typhiques, 12 morts; parmi les 31 autres du même hôpital, aucun atteint; sur 14 médecins, 4 typhisés, 2 morts, pas un malade parmi les 31 autres médecins du même hôpital.

Au Frioul, Billot voit 4 médecins typhisés sur 5; 3 morts.

Enfin, nul n'ignore qu'en Crimée les médecins militaires ont eu 58 des leurs, sur 450, qui ont été la proie du fléau; tandis que la mortalité des officiers par typhus atteignait seulement 0,47 p. 100, celle des médecins militaires s'élevait au chiffre de 12,88 p. 100. Parmi ceux-là, beaucoup demeuraient dans les hôpitaux mêmes, malgré les conseils de Jacquot; tels sont Rampont, Leclerc, etc., à l'hôpital Ramus-Chiffteck.

Bien plus, la contagion peut être indirecte : les juifs de Vilna sont atteints du typhus par l'intermédiaire des vêtements de nos soldats morts du typhus; les batteurs de tentes de Gand sont connus de tous (Pringle). M. Lévy a signalé deux infirmiers de Marseille contagionnés et mourant après avoir nettoyé les tentes revenant de Crimée. Enfin en 1893, à Nanterre, Dubief rapporte que le gardien qui désinfectait les hardes fut atteint du typhus, avant même qu'il y eût des malades dans l'asile.

Aussi l'isolement rigoureux est-il conseillé par tous, et Colin en 1893, en faisant placer les malades sous la tente, a contribué pour une grande part à limiter l'extension de la maladie (Dubief).

L'aération, nous l'avons vu, tient la première place dans le traitement. On recommande, si possible, des salles ne renfermant pas plus de deux malades, chacun ayant deux lits à sa disposition. Certains exigent même des salles spéciales distinctes pour les malades et les convalescents.

La propreté joue un rôle essentiel dans cette prophylaxie et même, parmi ceux qui ne préconisent pas la méthode de

Brand, les bains de propreté sont regardés comme indispensables (Ozanam, etc.). Les *désinfectants* modernes, pulvérisations phéniquées, seront certes plus efficaces que les fumigations de poudre, de vinaigre, de nitre, d'écorce de citron de nos prédécesseurs, qui vantèrent aussi les feux allumés dans les chambres; ceux-ci avaient tout au moins le mérite d'activer la ventilation.

Insisterons-nous pour faire remarquer l'importance de la *désinfection des vêtements* après les exemples que nous avons signalés? Ozanam, Hildenbrand, voulaient qu'on brûlât les paillasses, etc. L'étuve Geneste-Herscher prêtera encore ici son concours si efficace.

La *désinfection des locaux* s'impose également; toujours on a remarqué la prédilection du typhus pour certaines maisons, certains locaux, fréquemment les plus encombrés. A Dorpat, Lebert a signalé des maisons à typhus; de même Pretenderis Typaldos, en 1868, à Athènes, voit le typhus s'acharner après la maison Bozzari et un autre local du quartier dit Kolomaki.

Enfin Dubief, Chantemesse, convaincus que le contagion réside dans les produits d'expectoration, exigent la *désinfection des crachats*<sup>1</sup>.

Les *inhumations immédiates*, ou mieux encore la *crémation*, sont conseillées.

Enfin, le *personnel hospitalier* devra adopter certaines mesures pour éviter la contagion et la dissémination du mal : tenue spéciale dans les salles; désinfection des vêtements; lavage des mains, de la bouche; Hildenbrand recommandait « d'avoir soin, au lit du malade, de se moucher et de cracher ». Le régime devra être substantiel pour ceux qui approchent des typhiques; ils éviteront toute fatigue physique ou intellectuelle. Jacquot conseille de prendre un peu de porto avant d'entrer dans les salles, ou du moins de ne ja-

1. A l'appui de cette manière de voir, on peut rappeler que certains observateurs recommandaient d'éviter l'haleine des malades, dont ont été si souvent victimes les prêtres des ambulances (OZANAM, JACQUOT).

mais y pénétrer à jeun; il signale le danger des autopsies, conseille aux infirmiers de ne pas coucher dans les salles. A diverses reprises on a vu s'accroître le nombre des cas de contagion, quand on augmentait la durée du service des infirmiers dans les hôpitaux.

Nous avons donc réellement en main les moyens de limiter la contagion et d'en préserver les unités non atteintes : Baudens a cité deux régiments, partis de Saint-Omer et campant côte à côte en Crimée, soumis aux mêmes travaux, aux mêmes fatigues, aux mêmes vicissitudes atmosphériques; l'un, au 1<sup>er</sup> août 1856, avait encore 2224 hommes sur 2675 partis, l'autre n'en possédait plus que 1239 (2237 au départ). Le premier avait un colonel actif, intelligent, etc.; le deuxième avait été moins bien administré.

La récente épidémie de 1893, si rapidement circonscrite, détruite en ses foyers, prouve une fois de plus que, si la thérapeutique du typhus présente encore des lacunes, la prophylaxie est presque parfaite.